

l'encre et la cendre ». Regrouper ainsi ses souvenirs s'apparente à une sorte de bilan mémoriel. Et, loin d'être défaillante, la mémoire d'Alain Lance crée des fantômes bien vivants !

Puisqu'il s'agit de souvenirs, les textes renvoient à des expériences vécues (sauf le premier, *Bébert*, amusante anecdote familiale). Ils ont donc tous, en premier lieu, une dimension personnelle : l'expérience du cinéma dans les années cinquante, la nuit au poste, les manifestations par exemple. Mais, et c'est ce qui justifie que chacun puisse les lire avec profit, ce sont aussi des témoignages à valeur historique. Graves comme l'évocation de la guerre d'Algérie et du massacre de manifestants au métro Charonne en février 1962, amusant comme l'image de Chirac amateur de poésie et donc pas seulement de bière !

Cependant, et c'est dans la nature des choses, la littérature occupe une place prépondérante. L'essentiel de l'ouvrage est, en effet, consacré aux écrivains qu'Alain Lance a eu l'occasion de rencontrer, de fréquenter dans ses activités professionnelles (Instituts français en Allemagne, Maison des écrivains à Paris) ou créatrices, et dont beaucoup sont devenus ses amis. Il leur rend hommage en de belles évocations qu'il faudrait toutes citer, mais je retiendrai seulement Philippe Soupault ou les poètes iraniens, au futur lecteur de découvrir les autres !

L'écriture constitue également un charme incontestable de ces récits. Elle est fluide, limpide, naturelle, d'une grande force communicative. Par exemple lorsque nous est décrite la découverte de la côte d'Opale : « On voudrait que nos yeux s'imprègnent de tout cela, on voudrait boire ce calme et ces nuances infinies. » Ou, à la page suivante : « Caresser les plantes accrochées dans les ondoiements du sable, n'avoir plus dans l'oreille que la chanson du vent et le rire des voix amies. »

Ces lignes le prouvent et les poèmes qui terminent le livre le confirment : Alain Lance sait voir la réalité, en percevoir la profondeur comme il sait « lire » un tableau, et en rendre compte avec précision, en formules souvent percutantes ou subtiles allusions.

La lecture de ce petit mais précieux livre ne peut donc qu'être recommandée.

Jean GUÉGAN

Hamid FOULADVIND : *Ne m'oublie pas* (Éditions Thaddée, 15 €).

Comme tous les membres de la tribu (le peuple des poètes) Hamid Fouladvind livre un combat contre la mort. Celui que séduisent tant les fragiles voilages agités par le vent, demande au marbre de pétrifier le temps : « Qui oublie meurt. Heureux sont ceux qui se souviennent et peuvent arrêter le temps ! » Et, sans plus attendre, voilà qu'il plonge en apnée à la recherche des images d'une jeunesse dédorée, surexposées à la lumière des jours qui fuient.

Mais si Hamid Fouladvind est un poète, il est aussi un magicien qui sait illusionner son monde. « À l'aveugle », procédé de certains jeux télévisés, de longs passages de son texte pourraient se voir attribués à Marcel Proust ou à Paul Morand, être empruntés à *La Femme et le Pantin* de Pierre Louÿs. Mais on se réveille au Café Florian de Venise pour s'apercevoir que l'on nous a égarés. Comme les *Gymnopédies* de Satie ou les *Arabesques* de Debussy, toutes ces ciselures sont déjà celles de l'Orient. Issu d'une lignée de poètes persans, Hamid Fouladvind laisse soudain glisser sa plume vers l'ésotérisme. Et c'est là que se trouve la clé de l'édifice.

On raconte que l'un des styles de la calligraphie persane, le *nastaligh*, fut un jour l'invention d'un calligraphe inspiré par un vol d'oies sauvages. Aux yeux d'un Européen habitué à lire les livres de gauche à droite, l'écriture persane se lit à l'envers. Héritier de cette culture et des légendes de l'Iran, Hamid Fouladvind inverse ses relations avec les défunts. Au lieu de leur porter des fleurs, il leur demande comme le myosotis de penser à lui.

Dans sa démarche, l'auteur a trouvé des complicités. Celle de cet ami poète, en l'occurrence Alain Jouffroy, qui poursuit dans sa tombe la lecture à haute voix de ses livres et ne craint pas d'importuner ses voisins. Mais c'est dans le sommeil et les rêves que Hamid Fouladvind, qui se

demande au passage si les morts eux-mêmes continuent à rêver, fixe ses rendez-vous à ses chers défunts. Le sommeil est donc le parloir du royaume des morts. Les songes sont le dialogue qu'on établit avec ceux qu'on ne voit plus. Un contact d'autant plus débridé que le rêve échappe à toute censure. La ligne qui suit étincelle de grâce : « Beauté barbare, jette-moi dans les bras de Morphée et dansons dans la nudité noire de la lumière ».

« Ne m'oublie pas ». Bien que muettes, voilà des lignes qui ont résonné pour moi en notes comme jadis les sillons du phonographe de mon enfance. L'auteur aurait-il écrit avec un archet ? Ce qui est sûr, comme en convenait tantôt Jean-Loup Dabadie, c'est que musique et écriture souvent fusionnent. Et d'ailleurs, cela s'appelle poésie. Ce petit livre qui déborde de beauté, de culture et d'originalité ressemble à un dé à coudre tendu au bouillonnement d'une cascade.

Christian PAHLAVI

Serge JAVALOYÈS : *Viral* (Éditions In8, 17 €).

N'avoir plus d'autre sujet que soi et son rapport au monde et aux autres. C'est bien le fil conducteur de *Viral*. Serge Javaloyès structure son roman à partir d'une expérience vécue, celle de la maladie et de l'inquiétude quant à son issue.

La situation est classique : un homme immobile, Daniel, est enfermé dans une chambre d'hôpital. Il n'a plus de prise sur le présent et l'incertitude du temps qu'il lui reste à vivre que par l'activation de sa mémoire. Le stratagème d'organisation du récit est lui aussi classique. Il établit deux niveaux : celui du narrateur qui ouvre un journal de bord scandé par les dates de têtes de chapitre, et celui de Daniel dont l'expression du moi profond est matérialisée par l'utilisation de l'italique et secrètement confiée à un cahier de molesquine à usage de legs mémoriel pour la femme aimée.

Cette autofiction, car c'en est une, fait intervenir des acteurs puissants. La maladie d'abord : elle est, à égalité avec Daniel, l'autre personnage principal. Par ses assauts et ses répit, elle organise le quotidien d'un homme livré à une bactérie qui le ronge et le menace jour après jour d'une fin prochaine. C'est elle qui suscite par cet abîme entraperçu les retours sur soi, et l'acte d'écriture pour révéler sa propre vérité à celle qui est la dernière compagne et qui devrait être son avenir. Le paysage du Béarn, ensuite, qui procure l'illusion de l'évasion et le déchirement de l'enfermement, est un personnage d'autant plus important qu'il a été le compagnon de l'auteur et du personnage, celui qui a accueilli, beaucoup plus que la plupart de ses habitants et bien avant eux, l'enfant jadis débarqué d'une Algérie en guerre. Le paysage lui renvoie à travers le cadre réduit d'une fenêtre des sensations physiques et émotionnelles profondes. Et, tout autour, les médecins et le personnel hospitalier, l'atmosphère des lieux, les hommes et les femmes qui lui rendent visite : les amis, la mère, le frère si différent et avec qui le lien n'a jamais pu se tisser. Et Sandra, la compagne aimée, aimante et présente, mais dans l'action, dans les projets. Elle est le mouvement, l'avant la maladie. Elle constitue, avec l'imminence de la naissance du premier enfant de la fille de Daniel, le chemin encore possible de la vie.

On lit également à travers *Viral* un roman sociologique et générationnel dans le cadre des années soixante-dix, avec la découverte, dans le milieu étudiant d'une toute jeune fac de province, des idéologies plus ou moins émergentes, de leurs courants et dissidences. Pour Daniel, cette période cruciale d'émancipation sera aussi celle de l'installation d'un récurrent mal de vivre, du sentiment de ne pas savoir être à la hauteur des situations. D'où ses abandons, ses petites faiblesses de fils, d'ami, d'amant, et son instinct de survie qui l'a conduit au tout dernier moment à refuser l'engagement dans une lutte violente auprès de ses amis activistes basques. Instinct de survie qu'il accepte de ranger dans la colonne des passifs. Toutes les fautes avouées, les grandes comme les vénielles, l'auteur et Daniel le savent fort bien, sont susceptibles d'être au minimum à demi pardonnées.

Danièle ESTÈBE HOURSANGOU